

Jean-Marc Bodson (Arts Libre, 3 juin 2016, City Of)

Le geste et l'impression

Chez Francis Carette, les images ciselées de Pierre Toussaint.

DANS UNE VITRINE de la galerie Rivoli, une photographie en noir et blanc en tout grand format annonce l'exposition de Pierre Toussaint chez Francis Carette. Elle est superbe et tout à fait conforme à ce qu'on découvre in situ, quelques mètres plus loin. Comme l'ensemble des images présentées aux cimaises de ce galeriste plus accoutumé à la peinture, elle frise l'abstraction. Plus exactement, elle ne nous berne pas et nous montre bien qu'elle nous présente des choses existantes, mais en même temps, elle nous fait comprendre que l'enjeu n'est pas là.

Joli grain

L'enjeu, pour le visiteur, il est d'abord du côté du tirage exposé. De l'argentique sur papier baryté. On ne dirait pas "à l'ancienne", mais plutôt "dans la grande tradition". Avec une gamme de gris délicate, sans à coup, qui révèle dans les deux plus grands formats non pas d'horribles pixels, mais bien un joli grain. Pour tout dire, toutes les impressions sont de la main de l'auteur qui, en la matière, commence à avoir une fameuse réputation de "tireur", dans la ligne d'un Jean-Pierre Bauduin dont il dit avoir beaucoup appris. Ça c'est pour l'impression.

L'enjeu, il est aussi et plus essentiellement du côté de la prise de vue. Une prise de vue conditionnée par un positionnement sur le terrain bien entendu, mais encore plus dans le monde de la photographie. Pierre Toussaint a acquis très tôt cette conviction que la force de la photographie se trouve dans l'authenticité de l'enregistrement, dans le commerce auquel celui-ci oblige avec la réalité et, partant, avec le hasard. Pour le dire autrement, son souci constant est de faire de la photographie dans ce qu'elle a de plus concrètement photographique. Certes dans la matière — grain d'argent et papier versus pixel et écran — mais encore dans le rapport à la vie dont il recherche les occurrences et même les accidents que d'autres gomment avec force Photoshop. Cela nous donne en fait des découpages virtuoses de ce qui se présente à nous tous les jours dans la rue sans que nous le remarquions. Les sujets sont en soi de peu d'importance (c'est bien pourquoi nous ne les voyons pas) mais acquièrent une grâce (le mot n'est pas trop fort) par le seul cadrage du photographe. Tout est dans ce geste apparemment anodin du déclenchement de l'obturateur sur le moment même peu contrôlé, très intuitif. Un geste très proche de celui décrit par Herrigel dans "Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc". Un geste d'abord pour la beauté du geste lui-même et non comme performance utile ou comme instrumentalisation laborieuse d'une technique. Un geste qui permet in fine, comme le disait magnifiquement Pierre de Fenoyl, de "*matérialiser une intuition poétique de la réalité*".